



MARS 2018 / No XXXIV

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax

Sainte Gertrude

UN COEUR SELON LE COEUR DE JÉSUS



**La part de la Très Sainte
Vierge Marie dans la sanctifi-
cation de Gertrude**

10

- II -



Sainte Gertrude

Le cœur de Sainte Gertrude
un cœur selon le Cœur de Jésus



Chapitre 4 : La part de la très sainte Vierge Marie dans la sanctification de Gertrude

Aucun saint n'a, peut-être, mieux compris que Gertrude la nécessité et la puissance de l'intercession de Marie dans l'œuvre de la sanctification des âmes. Notre-Seigneur se plut, en effet, à lui manifester la dignité incomparable à laquelle la Trinité sainte a exalté Notre-Dame, le concours essentiel et décisif qu'elle prête à l'exécution de tous les plans divins.

- I -

Un jour, comme on chantait, à matines, Ave Maria, Gertrude vit jaillir du Cœur du Père, du Fils et du Saint Esprit, trois jets qui pénétrèrent au Cœur de la Bienheureuse Vierge, pour de là remonter à leur source, et il fut dit à la Sainte : « Après la puissance du Père, la sagesse du Fils, la tendresse miséricordieuse du Saint Esprit, rien n'approche de la puissance, de la sagesse, de la tendresse miséricordieuse de Marie. » Gertrude apprit, dans la même occasion, que cet épanchement du Cœur de la Trinité sainte au Cœur de Notre Dame se reproduit, chaque fois qu'une âme, sur la terre, récite dévotement l'Ave Maria, et qu'il se répand alors, par le ministère de la très sainte Vierge, comme une rosée de joie nouvelle sur les anges et les saints. En même temps, dans chacune des âmes qui disent la Salutation angélique, s'accroissent, dans une grande mesure, les trésors spirituels dont l'Incarnation du Fils de Dieu les avait déjà enrichies.

C'est, en effet, pour l'amour de Marie, que Dieu a eu pitié de l'humanité et lui a communiqué ses richesses divines. Pour avoir part à ces trésors, l'homme doit d'abord saluer Marie. Gertrude entendait Jésus dire, un jour, à sa divine Mère : « Souvenez-vous, ô Reine, ma Mère très aimante, que si j'ai eu pitié des pécheurs, c'est à cause de vous... » Et Marie disait à Gertrude : « En faveur de ceux qui me rappelleront la joie de mon âme, au jour de l'Incarnation, je réaliserai ce que me demande l'Église, quand elle chante : *Monstra te esse matrem* : Je me montrerai pour eux Mère du Roi de gloire et Mère de l'homme suppliant : Mère du premier, en déployant la puissance que j'ai de secourir les hommes ; Mère du second, en dilatant pour lui les entrailles de ma miséricorde. »

Gertrude n'avait pas toujours compris cette double maternité de Notre Dame - Comme on chantait, le jour de Noël, ces mots : *Primo-genitus Mariæ Virginis*, le premier né de la Vierge Marie, Gertrude se disait à elle-même : « Le titre de Fils unique semblerait mieux convenir à Jésus, que le titre de premier né. » Or, en ce moment, Notre Dame lui apparut : « Non, dit-elle à

Gertrude, ce n'est point Fils Unique, c'est Fils premier né qui convient mieux, car après Jésus, mon très doux fils, ou plus véritablement en Lui et par Lui, je vous ai tous engendrés dans les entrailles de ma charité, et vous êtes devenus mes fils, les frères de Jésus. »

- II -

Marie daigna encore faire entendre à Gertrude quel souverain empire elle exerce sur le Cœur de Jésus, en vertu de sa maternité divine, et comment sa tendresse maternelle sait reconnaître des frères de Jésus, ses fils, chez ceux même que le péché a le plus défigurés : Elle voyait, un jour, des légions innombrables d'anges entourer de leur protection invincible des âmes qu'ils groupèrent autour de Marie : c'étaient les dévots serviteurs de la Mère de Dieu. Puis, sous son vaste manteau royal, dont Marie épandait les bords, couraient se réfugier des multitudes d'animaux de toute espèce, et quand ils y furent réunis, la glorieuse Reine du ciel les caressait de la main, l'un après l'autre : c'étaient les pécheurs, encore déshonorés par leurs péchés ; et la très sainte Vierge voulait montrer à Gertrude comment elle les accueille et les protège, quand ils ont recours à sa miséricorde, en attendant qu'elle les ait amenés au repentir et réconciliés avec Dieu.

Cette divine Mère manifesta à Gertrude son autorité sur le Cœur de Jésus, le jour de sa glorieuse Nativité.

Gertrude adressait à Marie une prière de l'Église, le Salve Regina. Quand elle arriva à ces mots : - Tournez vers nous vos yeux miséricordieux, elle vit la Bienheureuse Vierge tenant dans ses bras le divin Enfant. Marie toucha délicatement le menton de son Fils, et dirigeant vers Gertrude et ses compagnes le visage et les yeux de Jésus : « Les voici, disait-Elle, mes yeux très miséricordieux ; ce sont les yeux de mon fils, et je puis en diriger les regards vers tous ceux qui m'invoquent, pour le salut éternel et la sanctification de leurs âmes. »

Jésus, de son côté, révélait de mille manières à Gertrude, la loi qu'il s'est imposée lui-même, de ne communiquer ses richesses à l'homme que par les mains et le Cœur de Marie :

Dès les premiers jours d'une conversion, que la Purification de Notre Dame et son Annonciation virent naître et s'affermir, Jésus dit à Gertrude : « Je te donne ma très douce Mère comme Protectrice ; je te confie à sa providence. » Lorsque l'heure des épreuves arriva, Gertrude troublée, effrayée, appela Jésus à son aide. Notre-Seigneur lui répondit : « Je te donne pour Mère ma très miséricordieuse Mère : par Elle, je te dispenserai mes grâces, et quel que puisse être l'excès de tes peines, aie recours à Elle quand tu sentiras défaillir tes forces : tu seras toujours relevée et consolée. » - « Que de fois, s'écrie sainte Gertrude, ne vous ai-je pas vu, ô Jésus, me recommandant

affectueusement aux tendres soins de votre Mère, ainsi, et mieux encore qu'un époux recommande à sa propre Mère une épouse bien-aimée ! «

- III -

Malgré ces leçons réitérées de Notre-Dame et de Jésus-Christ, Gertrude ne put d'abord se défendre pleinement d'une appréhension, hélas ! trop commune : elle craignait que les témoignages de respect, de confiance et d'amour qu'elle donnait à la très sainte Vierge ne préjudiciassent aux droits de Jésus-Christ. Mais une leçon nouvelle de Notre-Seigneur dissipa pour toujours ce scrupule.

Un jour (c'était la fête de l'Annonciation), un prêtre, adressant une instruction à la communauté, insistait sur les grandeurs et les vertus de la très sainte Vierge, sans mentionner l'amour immense du Fils de Dieu dans l'Incarnation. Gertrude en fut contrariée, contristée. Retournant du sermon, et passant devant un autel de Notre Dame, elle s'inclina sans doute, mais son cœur ne se portait point vers Elle avec une affection aussi vive : elle dirigeait plutôt et la salutation et ses meilleurs sentiments vers Jésus, le fruit béni de ses entrailles, et se proposait d'avoir cette même intention, chaque fois qu'elle saluerait une image de Notre Dame.

Peu à peu, cependant, Gertrude troublée se demanda si elle n'aurait pas indisposé contre elle, par de tels sentiments, la toute puissante Reine du ciel. Or, Jésus daigna venir l'instruire, et lui dit avec une bonté pleine de grâce : « Ne crains pas, ma fille très chère, d'avoir offensé ma douce Mère, en dirigeant vers moi tous les mouvements de ton cœur : Elle en est, au contraire, très satisfaite. Mais, pour écarter tout scrupule, dorénavant, quand tu passeras devant l'autel de ma très pure Mère, salue dévotement son image et néglige la mienne. - Oh ! reprit Gertrude, à Dieu ne plaise que j'agisse ainsi ; non, Seigneur, mon cœur n'y consentira jamais : n'êtes-vous pas mon unique bien, mon salut, la vie de mon âme ; et je vous négligerais, pour adresser à d'autres mes salutations et mon amour !...- Ma chère fille, répondit doucement Jésus, obéis moi ; et chaque fois que, me négligeant ainsi, tu salueras ma Mère, j'éprouverai la même joie et tu mériteras la même récompense que si, de grand cœur, tu méprisais mille et mille biens pour accroître et centupler ma gloire. »

Dès lors, Gertrude pénétra mieux les mystères de la miséricorde divine, qui abandonne le salut du monde et la sanctification des âmes, les biens de Dieu, Dieu lui-même, aux mains d'une femme, notre sœur et notre mère, et elle sollicita l'intervention de Marie avec une dévotion plus fidèle et plus ardente. Afin d'être assurée de plaire à Jésus, dans ses communions, elle conjurait Notre-Dame de la préparer à recevoir l'Eucharistie. Marie ornait sa fille de la parure de ses propres vertus, et Jésus témoignait à Gertrude combien son

Cœur était ravi de retrouver en elle quelques rayons d'une beauté qui seule, comme chante l'Église, a pu charmer ses regards ²¹.

Si le cœur de Gertrude devint un séjour préféré de Jésus, c'est que Marie, exauçant les prières de Gertrude, prépara son cœur à Jésus. Un jour, à l'heure de l'oraison, la Sainte demanda à Jésus : « Que ferai-je pour vous plaire davantage ? - Voici ma Mère, répondit Notre-Seigneur, efforce toi de la louer dignement. » Alors Gertrude adressa à Marie cette louange : « O paradis de délices ! » Et elle la félicitait d'avoir été choisie pour servir de demeure à son Dieu. Puis, elle disait à Notre-Dame : « Obtenez-moi, je vous prie, que mon cœur soit, aux yeux de Dieu, paré d'assez de vertu pour qu'il daigne y établir sa demeure. » Marie montra que cette prière lui était agréable, et il sembla à Gertrude que la Bienheureuse Vierge plantait, à l'heure même, dans son cœur, des roses de charité, des violettes d'humilité, en un mot, les fleurs variées de toutes les vertus.

- IV -

Bientôt, Gertrude appréhenda, non plus de trop faire pour honorer Notre Dame, mais d'être injuste envers cette auguste Souveraine, cette Bienfaitrice universelle. Elle se trouva impuissante à payer ses dettes de respect et de reconnaissance. Le Cœur de Jésus lui parut seul capable de suppléer à l'insuffisance du cœur des hommes, pour honorer et aimer Notre Dame comme Elle doit être aimée et honorée. On trouve souvent, dans les écrits de Gertrude, l'expression vive de ce sentiment.

La veille de l'Assomption, Gertrude conjurait, du fond du cœur, Jésus Christ de lui rendre favorable sa très douce Mère : il lui semblait, en effet, n'avoir jamais bien rempli ses devoirs envers cette auguste Reine. - Alors Jésus embrassa tendrement sa Mère, lui témoigna de diverses manières l'amour filial qu'il eut toujours pour Elle et lui dit : « Veuillez, ô ma Mère très aimante, regarder cette âme que j'ai choisie, et n'ayez pas moins d'amour pour elle, que, si elle vous eût toujours servie avec la dévotion la plus ardente. »

Le jour de la Nativité de Marie, Gertrude s'accusait, en gémissant, de n'avoir jamais dignement honoré Notre Dame. Elle désirait donc vivement que Jésus réparât sa négligence. A cette fin, elle adressait à la très sainte Vierge, mais par le Cœur de Jésus, l'antienne Salve Regina. Or, elle entendit, au même instant, une harmonie délicieuse qui montait du Cœur de Jésus au Cœur de la Vierge sa Mère : c'était le cantique de l'amour filial de Jésus, et il payait les dettes de Gertrude.

Un autre jour, comme elle priait Jésus de présenter, en son nom, à sa divine Mère quelques bonnes œuvres, afin de réparer le peu de zèle qu'elle avait eu pour la gloire de la Bienheureuse Vierge, Jésus, le Roi de gloire, se leva, et offrant à Marie son Cœur divin, il lui disait : « Ma Mère très aimante, voici mon Cœur ; je vous l'offre, et en lui cet amour divin et éternel qui m'a porté à vous

prédestiner, à vous créer, à vous sanctifier, à vous choisir pour être ma Mère. Je vous offre, dans ce Cœur, toute la tendresse filiale dont je vous donnai tant de gages sur la terre, alors que, petit enfant, vous me nourrissiez et me portiez dans vos bras. Je vous offre, dans mon Cœur, l'amour fidèle qui m'a porté à demeurer, toute ma vie, près de vous, et à vous obéir, moi le Roi du ciel, comme un fils à sa mère. Je vous offre, en particulier, l'amour qui, sur la Croix, me fit, en quelque sorte, oublier mes tourments, pour compatir intimement à votre désolation amère, et vous laisser, à ma place, un gardien et un fils. Enfin, voyez dans mon Cœur l'amour qui m'a pressé de vous exalter, dans votre bienheureuse Assomption, par-dessus les Saints et les Anges, et de vous constituer la Souveraine, la Reine de la terre et du ciel. Tout cela, ô ma douce Mère, je vous l'offre pour suppléer aux négligences de ma bien-aimée dans votre service, et je vous demande qu'à l'heure de sa mort, vous veniez au devant d'elle et l'accueilliez avec une bonté de mère. »

« O mon Frère, disait, une fois encore, notre Sainte à Jésus Christ, ô mon Frère, puisque vous vous êtes fait homme pour payer les dettes des hommes, daignez maintenant, je vous en prie, suppléer à mon indigence et réparer mes torts envers votre Bienheureuse Mère.

Or, Jésus se leva aussitôt, il s'avança très respectueusement vers sa Mère, se mit à deux genoux devant elle, et la salua, en inclinant la tête avec une dignité et une amabilité ravissantes ²².

- V -

En exauçant ainsi les prières de Gertrude, Notre Seigneur lui donnait, on le voit, des leçons toujours plus pénétrantes de respect et d'affection envers Notre Dame, et la Sainte n'en comprenait que mieux l'impuissance de l'homme à honorer dignement Marie, si le Cœur de Jésus n'acquitte lui-même ses dettes. Comment, en effet, l'homme pourrait-il assez révéler Celle que le Fils de Dieu daigne révéler jusqu'à fléchir les genoux devant Elle ? Gertrude comprenait enfin la profondeur insondable de la parole évangélique, qui déclare Jésus le subordonné de Marie, et institue dès lors Marie la Souveraine, la dame du Cœur de Jésus ²³.

Un dernier récit de la vie de sainte Gertrude résumera tous les enseignements de ce chapitre, et révélera au lecteur un moyen facile de s'attirer les bénédictions abondantes de Notre-Dame.

- « Gertrude priait, quand Marie lui fut montrée, en présence de la Trinité sainte, sous l'image d'un lis éclatant de blancheur. Ce lis avait trois feuilles : l'une représentait la puissance du Père, l'autre, la sagesse du Fils, la troisième, la bénignité du Saint-Esprit, qui se communiquent pleinement à la Vierge très pure, au point de reproduire en Elle leur vive ressemblance.

« Alors, la très sainte Vierge dit à Gertrude : Si quelqu'un me salue avec dévotion et m'appelle blanc lis de la Trinité, Rose éclatante du Paradis, je ferai

voir, en lui, ce que je puis par la toute-puissance du Père ; quelles industries me fournit, pour le salut des hommes, la sagesse du Fils, et de quelle miséricorde débordante la bénignité du Saint Esprit remplit mon Cœur. » Notre Dame ajouta : « A l'heure où l'âme qui m'aura ainsi saluée quittera son corps, je lui apparaîtrai dans la splendeur d'une telle beauté, qu'elle goûtera, à sa grande consolation, quelque chose des joies du Paradis. »

En ce jour, sainte Gertrude prit la résolution d'adresser à Notre-Dame, ou de réciter devant son image, la salutation suivante :

« Je vous salue, blanc lis de la glorieuse et toujours paisible Trinité ; je vous salue, Rose éclatante du Paradis : ô vous, de qui a voulu naître et du lait de laquelle a voulu se nourrir le Roi des cieux, abreuvez nos âmes des effusions de la divine grâce ! ²⁴ »

Chapitre 5 : L'humilité du Cœur de Gertrude

Nous avons vu la très sainte Vierge préparer à Jésus le cœur de Gertrude en y semant des violettes : du cœur de Gertrude, en effet, comme du Cœur de Jésus, s'exhale le parfum de l'humilité. Toutes ses paroles le respirent.

- I -

« O Dieu de ma vie, quels déserts, quels chemins âpres et rocailleux n'avez-vous pas dû parcourir, je veux dire combien de résistances de ma volonté à votre grâce n'avez-vous pas dû surmonter, pour arriver enfin jusqu'à la vallée de ma misère !

« D'où vient, ô mon Dieu, que vous vous humiliez ainsi, jusqu'à me prodiguer les dons de votre bonté ? Vous voulez que j'expérimente en moi même la vérité des paroles que vous adresse saint Bernard : - Vous poursuivez ceux qui vous fuient, vous vous représentez aux regards de ceux qui déjà vous ont tourné le dos ; vous implorez, et l'on vous méprise, et pourtant aucune confusion, aucun mépris ne peuvent rebuter, ne peuvent lasser votre amour !

« O trop grande douceur de mon Dieu ! mes graves péchés, mes crimes multiples vous contristent, je le vois, plus qu'ils ne vous irritent. Vraiment, pour supporter ainsi mes misères, vous avez dû dépenser, ce me semble, plus de trésors de bonté et de patience qu'au temps où vous supportâtes, avec un si tendre amour, la compagnie du traître Judas.

« Vous savez, ô mon Dieu, le sujet de ma plus amère tristesse, de ma confusion la plus profonde ; c'est mon infidélité, ma négligence, mon irrévérence, mon ingratitude, dans l'usage de vos bienfaits : oui, ne m'eussiez-vous donné, à moi si indigne, qu'un fil d'étoupe, j'aurais dû vous témoigner plus de révérence et d'amour, que je n'ai fait pour tant de grâces.

« O mon Dieu, qu'est devenue votre sagesse ? Quel amour étrange vous fait ainsi oublier votre dignité ? Quelle ivresse, si je l'ose dire, vous trouble, pour que vous alliez chercher, jusqu'aux extrêmes frontières de sa bassesse, une aussi vile créature et l'unissiez à vous ?... Ah ! vous voulez montrer à tout homme quelle confiance il doit avoir en votre amour ; il ne s'en trouvera, en effet, aucun qui, plus que moi, déshonore les dons de Dieu et scandalise ses frères. »

A chaque page du livre de Gertrude, on rencontre de semblables paroles. Souvent même, plus impitoyable encore contre elle-même, elle descend dans des abîmes d'humilité où l'on ose à peine la suivre du regard.

- II -

Les actes de Gertrude ne manifestaient pas moins énergiquement que ses paroles l'humilité de son cœur :

« Abbessse du monastère pendant quarante ans, écrit une de ses compagnes, nous la vîmes toujours assidue à visiter et à servir les infirmes ; elle les récréait comme une Mère récréée ses enfants, et descendait, pour eux, jusqu'aux plus vils offices. Elle était la première à balayer la maison : longtemps même, elle demeura chargée seule de ce travail et en porta le fardeau, jusqu'à ce que l'exemple de son humilité eût vaincu la répugnance qu'avaient les Sœurs à le partager. »

L'auteur du premier livre des Insinuations fournit une preuve plus décisive encore de l'humilité de Gertrude : « Elle, dit-il, dont les plus sages consultaient la sagesse ; elle, si versée dans la connaissance des Écritures, elle demandait, en toutes choses, l'avis des autres, prête à poursuivre, à suspendre, à abandonner ses projets, à approuver ses propres pensées ou à les condamner, selon que les autres approuvaient ou condamnaient ; et à peine arrivait il quelquefois qu'elle jugeât devoir préférer son sentiment au sentiment d'autrui.

« Gertrude ne cachait pas les grâces qu'elle recevait de Dieu : elle aimait, au contraire, comme elle nous l'apprend, à les communiquer, non seulement aux directeurs de son âme, mais à plusieurs autres, et cela par un principe de très pure humilité. Intimement convaincue, en effet, que nul n'était plus indigne qu'elle de ces faveurs, elle ne doutait pas qu'elles ne fussent mises en son âme uniquement pour être semées, comme un grain précieux, en de meilleures terres. C'était déshonorer les dons de Dieu, que les laisser enfouis dans la sentine, dans l'égout de son cœur, et ils ne commençaient, pensait-elle, à fructifier pour leur Maître, que du jour où elle les tirait de ce cœur, pour les déposer en un autre plus digne de les recevoir. »

De là le zèle qu'elle mit à écrire ou à dicter les quatre derniers livres des Insinuations, et beaucoup d'autres ouvrages que nous ne possédons plus. Elle y répugna d'abord, par un instinct naturel et par l'effet d'une humilité commune ; mais une humilité plus parfaite surmonta cette répugnance. Arrivée à la fin de ces travaux, Gertrude répétait souvent une parole vraiment embaumée et d'humilité et de charité : « Si je suis, après ma mort, disait-elle, jetée, pour mes péchés, en enfer, il m'y restera une joie : ce sera la pensée qu'en lisant mes écrits, d'autres hommes loueront mon Dieu, et que ses grâces, stériles en moi, produiront chez d'autres d'heureux fruits. »

C'était une des industries de l'humilité de Gertrude, de ne pas lutter directement contre les imaginations d'orgueil ou de vanité. Une imagination semblable venait elle se mêler à ses oraisons ou à ses bonnes œuvres, Gertrude se disait à elle-même : « Il est vrai qu'à toutes mes misères s'ajoute celle de l'orgueil ; mais il me demeure une consolation : peut-être qu'en me

voyant bien agir, une âme sera portée à imiter mes actions sans imiter mon orgueil, et Dieu sera glorifié, il recueillera du moins ce fruit de ma stérilité. »

- III -

L'humilité de Gertrude n'avait pas grandi en un jour : la généreuse vierge avait conquis cette vertu par des luttes quotidiennes, et les leçons de Jésus Christ l'avaient guidée et soutenue.

Jésus laissait à Gertrude des infirmités spirituelles qui sauvegardaient l'humilité :

Cédant aux instances de Gertrude, une pieuse femme pria depuis quelque temps pour elle, quand un jour, Notre-Seigneur lui dit : « Ces défauts, dont se plaint ma bien-aimée, lui sont très profitables. Je répands, tous les jours, dans son âme, une telle abondance de grâces, que je dois, pour préserver son infirmité humaine des atteintes de la vanité, en cacher plusieurs à ses yeux, sous le nuage de ces légers manquements. Le fumier féconde la terre ; le sentiment qu'une âme a de son infirmité fait germer en elle la reconnaissance, et chaque fois qu'elle s'humilie ainsi de ses fautes, je lui donne une grâce qui les détruit : je change, peu à peu, les défauts en vertus, et l'âme se surprendra un jour dans une lumière sans ombre. »

Jésus privait Gertrude de ses faveurs intimes, et lui exposait ainsi le motif de cette soustraction douloureuse : « C'est pour le salut de ton âme que je t'élève, par la contemplation, à la connaissance de mes secrets divins, et c'est aussi pour ton salut que je t'exclus de ces communications familières. Quand je t'élève, je veux t'enseigner que tu peux beaucoup comprendre et beaucoup faire par ma grâce. Quand je t'abaisse, je veux t'enseigner que tu n'es rien, et ne peux rien de toi même. »

Jésus montrait à Gertrude comment en lui seul est notre suffisance, ainsi que parle saint Paul ; comment nous devons demeurer en lui, nous revêtir incessamment de lui, pour plaire à Dieu :

Tenant, un jour, son Cœur dans ses mains, il le présentait à Gertrude et lui disait : « Vois mon très doux Cœur, l'harmonieux instrument dont les accords ravissent la Trinité sainte : je te le donne, et comme un serviteur fidèle et empressé, il sera à tes ordres, pour suppléer à tes impuissances. Use de mon Cœur, et tes œuvres charmeront le regard et l'oreille de Dieu. »

Gertrude hésitait à le faire ; Jésus triompha de ses appréhensions, en éclairant davantage son humilité :

Devant une assemblée honorable, lui dit-il, un homme doit chanter ; mais sa voix est aigre et fausse : à peine il peut tirer de sa poitrine quelques sons qui ne blessent l'oreille. Or, tu es près de lui ; tu as, je le veux, une voix flexible, limpide, éclatante ; tu peux lui donner ta voix ou chanter à sa place tu désires le faire ; il connaît ton désir : ne t'indigneras-tu pas contre lui, s'il

refusait de répondre à tes avances ? Ainsi, je connais ta misère, et mon Cœur y peut suppléer ; il désire ardemment le faire, c'est pour lui une vive joie : tout ce qu'il demande, c'est que tu lui en confies le soin, sinon par une parole, du moins par un signe quelconque de ta volonté. »

C'était déjà faire comprendre à Gertrude que Dieu ne trouve pas en nous, mais en lui-même, le mobile des épanchements de sa bonté. Jésus lui révéla mieux encore cette vérité où l'humilité trouve sa racine la plus profonde :

Un jour, que Gertrude découvrait dans son âme, à la lumière de Dieu, des misères jusqu'alors moins aperçues : « Seigneur, s'écria-t-elle, sous l'impression de l'horreur dont la vue de sa difformité l'avait pénétrée ; Seigneur, comment pourrai-je vous plaire jamais, avec tant de taches dans mon âme ; et combien d'autres encore l'œil pénétrant de votre divinité n'en doit-il pas discerner ! Gertrude entendit aussitôt cette courte réponse : « L'amour fait la complaisance, » et elle comprit ainsi : « L'amour, même entre les hommes, domine souvent un cœur au point de lui rendre aimable, bien qu'il soit difforme, l'objet auquel il s'attache : cette affection va même, quelquefois, jusqu'à faire désirer à l'ami, comme si c'était un bien pour lui, de partager la difformité de son ami. Or, Dieu est l'amour même : il trouve dans cet amour le secret de nous aimer, malgré nos difformités. »

Jésus protégeait encore Gertrude contre les assauts de l'orgueil, en lui disant le motif des faveurs plus spéciales qu'il semblait réserver pour elle :

« C'était un jour de fête, raconte notre Sainte : ne pouvant aller communier, retenue que j'étais par une maladie, je rappelai à ma mémoire les bienfaits de mon Dieu. La vue de ces grâces me fit appréhender que le vent de l'orgueil, passant sur mon âme n'y desséchât la rosée de la miséricorde : je priai Notre-Seigneur de me donner une lumière qui me prémunît contre la vanité, et voici la leçon que je reçus de sa bonté paternelle :

« Dans une famille où de nombreux enfants ont une vigueur, une beauté parfaites, se trouve quelquefois un enfant plus jeune, au tempérament débile. N'est-il pas vrai que le père de famille aura compassion de cet enfant, qu'il lui témoignera plus tendrement son affection par des caresses et de petits présents, auxquels ses frères n'auront point de part ? »

Jésus me dit encore : « Tant que tu persévéreras à te considérer comme plus imparfaite que les autres, je ne cesserai pas d'épancher sur ton âme les flots de mes tendresses divines. »

- IV -

Ce n'étaient pas encore là toutes les leçons de Jésus-Christ : Gertrude apprenait de lui que l'orgueil ferme à la grâce l'entrée de l'âme, tandis que l'humilité l'incline vers elle et l'y introduit :

Elle priait pour une âme qui désirait goûter les consolations divines, Jésus lui répondit : « Cette âme doit s'accuser elle-même, si la douceur de ma grâce n'arrive pas jusqu'à elle. Je la vois attachée à ses idées, obstinée dans ses jugements. C'est l'effet d'un tel orgueil de paralyser, dans l'âme, le sens qui perçoit le parfum de l'amour divin. Vainement de suaves odeurs s'exhaleraient près d'un homme, si ses narines obstruées étaient incapables de les aspirer. »

Une âme vraiment déterminée à servir Dieu s'était recommandée aux prières de Gertrude : - « Dis-lui de ma part, répondit Notre-Seigneur, que si elle désire être unie pleinement à moi, elle doit se construire, à mes pieds, un nid formé des feuilles de sa bassesse et des palmes de ma dignité : là, elle devra se souvenir toujours que, sans la grâce de Dieu, l'homme est prompt à faire mal et lent à bien faire. Elle songera que ma miséricorde paternelle est cependant toujours prête à recevoir amoureusement le pécheur qui se repent et veut retourner à moi. La confiance lui donnant ainsi des ailes pour sortir de son nid, elle pourra s'élever vers mon Cœur, et y célébrer, par des chants d'action de grâces, les nombreux bienfaits qu'elle a reçus de ma bonté. Peut-être pourra-t-elle ensuite monter plus haut, et contempler la face de ma divinité ; mais comme la vie présente n'est point faite pour résider longtemps sur ces hauteurs, elle devra bientôt replier ses ailes et redescendre jusqu'à son nid pour s'y reposer dans l'humilité, et attendre que la confiance revienne l'élever jusqu'à mon Cœur, et la contemplation l'exalter jusqu'à ma divine face. »

Gertrude priait pour une autre âme qui s'était recommandée à elle, et directement, et par intermédiaires, avec une humilité très profonde : la Sainte vit Jésus s'incliner vers cette âme, l'inonder d'une splendeur céleste et répandre en elle toutes les grâces qu'elle avait espéré obtenir par l'intercession de Gertrude. En même temps, Notre-Seigneur disait : « L'humilité m'est chère, et quand une âme se recommande humblement aux prières d'une autre, espérant obtenir mes grâces par son intervention, je l'exauce indubitablement, selon ses désirs, alors même que l'intercesseur ne songerait pas à prier pour elle. »

Gertrude, considérant ses propres misères, fut tout à coup tellement frappée de leur nombre et de leur gravité, qu'elle eût voulu se dérober à la lumière, s'anéantir dans un abîme de ténèbres. Or, comme elle s'humiliait ainsi, elle voyait Jésus descendre vers elle avec de telles marques d'amour, que les Anges et les Saints semblaient en être saisis d'admiration. Et Jésus, comme pour répondre à leur étonnement, disait : « Je ne puis m'empêcher de la suivre ; son humilité captive mon Cœur et l'attire à soi par des liens que je ne puis rompre. »

Mais la plus efficace, peut-être, des leçons d'humilité que Jésus donnait à Gertrude, se trouvait dans la délicatesse divine des procédés de son amour. Jésus, le plus souvent, semblait ne pas voir cette difformité qui faisait gémir

son épouse, et le noble cœur de Gertrude s'en souvenait d'autant plus que le Cœur de Jésus voulait l'oublier davantage. Les traits suivants révèlent tout entière la noblesse des procédés de Jésus :

Aux approches de la Saint-Barthélémy, Gertrude se laissa surprendre par une impression de tristesse et de légère impatience, qui eut pour effet d'assombrir son âme et de lui dérober la vue de son Bien-aimé. Le samedi suivant, la miséricordieuse intervention de Notre-Dame tempéra cependant sa peine, et le lendemain, Notre-Seigneur lui témoigna la tendresse d'affection, dont il l'avait toujours favorisée.

Mais alors s'éleva dans le cœur de la Sainte un tel mouvement d'indignation contre elle-même, à la vue de la multitude de ses défauts et au souvenir de son acte d'impatience, que, désespérée en quelque sorte, elle disait à Jésus : - O miséricordieux Seigneur, mettez donc fin à mes misères, car, pour moi, je les laisse envahir mon âme, au lieu de les contenir.

Or, Jésus, compatissant à son affliction, montra à Gertrude un jardin fort étroit, environné d'une haie d'épines. Des fleurs nombreuses et variées y croissaient de toutes parts, et sur ces fleurs des abeilles avaient déposé quelques rayons de miel. - Consentirais-tu, dit Notre-Seigneur à son épouse, à m'abandonner pour jouir de la vue de ce parterre, de ces fleurs et de la saveur de ce miel ? - Non certes, ô mon Dieu, répondit Gertrude.

Jésus exposa ensuite à ses regards un autre petit jardin, au sol marécageux, dont les fleurs rares croissaient à grand'peine dans un gazon maigre et jauni : - Et cet autre jardin, dit Jésus, le préférerais-tu à ton Dieu ? - Ah ! répondit Gertrude, en se couvrant le visage avec horreur, loin de moi la pensée de préférer à Vous, qui êtes le seul bien vrai, stable, éternel, aucune de ces choses viles et périssables.

- Et pourquoi donc, reprit alors Jésus, laisser entrer dans ton âme ces sentiments de défiance ? Pourquoi douter que tu sois dans la charité, alors que tes sentiments sont une preuve du contraire ? Pourquoi te désespérer, à l'occasion de tes péchés, quand tu sais que la charité suffit à en détruire la multitude ? Tu pourrais vivre commodément, en jouissant de l'honneur mondain et des satisfactions honnêtes du cœur et des sens, et pour moi tu les méprises ; car cette vie douce et commode, je te l'ai montrée, sous l'image des deux jardins.

- Hélas ! dit Gertrude, n'est ce point peut-être aussi à cause de leurs étroites limites, que j'ai méprisé le jardin de la vanité et le jardin des plaisirs sensuels ?

- Il est vrai, répondit Jésus, que ma bonté ingénieuse manifeste aux élus, afin qu'ils les méprisent plus aisément, le peu de valeur des biens terrestres.

Un autre jour, remettant devant ses yeux la multiplicité des bienfaits dont l'avait comblée la libéralité divine, et se reconnaissant très indigne du moindre de ces dons, Gertrude se reprochait amèrement de n'avoir retiré aucun fruit

des largesses de Dieu : « J'aurais dû, se disait-elle, mettre à profit ces grâces pour m'avancer dans la vertu ; j'aurais pu, du moins, en remercier Dieu, ou les révéler à d'autres âmes, pour les édifier et leur faire mieux connaître la bonté du Seigneur : et je n'ai rien fait de cela ! »

La miséricorde de Jésus consola ainsi Gertrude : « En communiquant mes dons aux élus, je n'exige pas toujours qu'ils retirent de chacun tous les fruits qu'ils pourraient produire : une telle exigence accablerait l'infirmité humaine. Mais, cédant à la violence de l'amour, qui me presse de prodiguer aux hommes mes biens, j'ajoute incessamment quelques grâces nouvelles aux grâces précédentes, afin de suppléer, par ces dons gratuits, aux fruits qui naîtraient de la généreuse correspondance de l'homme, et de lui acquérir ainsi, par une voie toute de miséricorde, une mesure plus grande de gloire et de joie éternelles. »

La maladie empêchait Gertrude de chanter au chœur : elle s'y rendait, toutefois, et prêtait l'oreille au chant des Sœurs, méditant, selon son pouvoir, les paroles de l'Office. Ce n'était pourtant qu'à grand'peine qu'elle y appliquait son esprit, et cette impuissance était pour elle un sujet de tristesse et de découragement ; de sorte qu'il lui arrivait souvent de dire au Seigneur, en gémissant : « O mon très aimable Maître, quelle vie inutile que la mienne ! Que fais-je là, pour vous, assise, muette et à peine capable de saisir le son d'une ou deux paroles ? » Jésus semblait ne pas l'entendre ; mais, un jour, il répondit ainsi à sa plainte :

« Et toi, ne saurais-tu pas gré à un ami qui, une ou deux fois, t'offrirait un doux et fortifiant breuvage, objet de tes désirs ? Les quelques paroles que tu prononces ou que tu considères me sont, sache le bien, encore plus agréables. »

À l'Évangile, elle hésitait à se lever, tant elle se sentait accablée de lassitude : puis, elle se reprocha cette hésitation comme une lâcheté. A quoi bon, pensait-elle, se ménager ainsi, alors que tu n'as plus espérance de recouvrer la santé ? Gertrude interrogea cependant Notre-Seigneur à ce sujet, et elle reçut cette réponse : « Lorsque pour mon honneur tu fais une chose qui est au-dessus de tes forces, je t'en sais gré, comme si cet acte était nécessaire à ma gloire. Quand, au contraire, avec droite intention, tu épargnes ton corps, je t'en sais gré, comme si tu donnais à mes propres membres un soulagement nécessaire. »

« Oh ! mon Maître, s'écriait Gertrude, entre tant de miracles que votre amour opère, j'en sais un de bien grand : c'est que la terre me supporte, moi, pécheresse indigne ! - Oh ! oui, répondit aussitôt Jésus, très volontiers et du reste avec justice, la terre doit s'offrir à soutenir tes pas, puisque le ciel lui-même attend, avec une impatience indicible, l'heureux instant où tes pieds fouleront ses parvis. »

Chapitre 6 : La bénignité du cœur de Gertrude

Jésus est doux, comme il est humble : la bénignité de Dieu s'est montrée sur la terre, quand Jésus y est apparu ²⁵ ; le cœur de Gertrude devait donc, pour plaire à Jésus, reproduire aux yeux de Dieu et des hommes, la bénignité de son Cœur.

Les leçons de ce très doux Maître la pr munirent contre les écueils de la colère, de l'irritation, de la rancune. L'iniquité des p cheurs, l'imperfection des justes, vues à la lumière des enseignements divins, excitèrent sa pitié, au lieu de soulever son indignation : elle sut reprendre sans aigreur, et, mieux instruite du prix des œuvres de charité, elle se sentit disposée à tout faire, à tout souffrir, pour aider et consoler le prochain.

- I -

La Sainte pria, un jour, pour des misérables qui, après avoir injustement lésé les droits de sa communauté, menaçaient encore de faire plus de tort à la maison. Notre-Seigneur se montra alors à Gertrude : il avait un bras douloureusement replié et tordu ; les nerfs en semblaient tout rompus. Or, Jésus dit à son épouse : « Considère quelle souffrance me causerait celui qui frapperait maintenant, à coups redoublés, sur ce bras endolori. C'est pourtant la peine que me font ceux que j'entends parler impitoyablement des gens qui vous persécutent : ils oublient, en effet, que ces misérables perdent leurs âmes et que, d'ailleurs, ils sont mes membres. Ceux, au contraire, qui me prient de toucher leur cœur et de les convertir ; ceux qui les exhortent doucement à réparer leurs torts, ceux-là, comme autant de médecins habiles et charitables, pansent mon bras malade, y répandent une liqueur onctueuse, et d'une main délicate ramènent, peu à peu, les muscles à leur position première. »

Surprise de cet excès de bénignité divine, Gertrude dit à Jésus : « Très doux Seigneur, comment pouvez-vous appeler votre bras, de telles gens, si indigne de cet honneur ? - Je les appelle ainsi avec vérité, parce qu'ils sont du corps de l' glise, dont je m'honore d'être le chef. - Mais n'en ont-ils pas été détachés par l'excommunication, solennellement portée contre eux, à cause de leurs brigandages ? - Il est vrai qu'ils sont excommuniés ; mais comme ils peuvent encore recevoir l'absolution de l' glise, je les considère comme rattachés à moi par ce lien, et l'intérêt de leurs âmes  veille en moi des sollicitudes inexprimables : je désire avec une indicible ardeur que ces malheureux se convertissent. »

Gertrude pria Jésus de préserver le couvent des malheurs plus grands, dont ces gens le menaçaient : « Je le ferai, répondit Notre-Seigneur, si vous reconnaissez, dans l'humilité de votre cœur, que vous méritez ces châtiments de ma bonté paternelle ; mais si votre orgueil s'élève et s'irrite contre ces malheureux, je les laisserai, par un juste jugement, prévaloir contre vous et vous molester encore. »

Tandis que Gertrude priait pour une âme imparfaite, elle vit Jésus paré, du côté droit de son corps, de vêtements royaux, tandis que son côté gauche était tout plein d'ulcères. Le côté droit représentait les âmes saintes ; le côté gauche, les âmes imparfaites. Prier pour les âmes déjà parfaites ou avancées dans la vertu, c'est parer Jésus d'ornements éclatants : critiquer les âmes imparfaites ; reprocher durement à ces âmes leurs défauts, leurs misères spirituelles, c'est frapper, c'est entrouvrir avec furie les ulcères de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur donna ainsi à son épouse l'intelligence de la vision, et il ajouta : « Plût à Dieu que l'on voulût bien panser et guérir les plaies de mon Église, qui sont mes plaies, en guérissant les misères des âmes imparfaites. L'ulcère doit être d'abord touché avec précaution : ainsi faut-il traiter d'abord avec douceur, reprendre amicalement l'âme dont on veut corriger les défauts, et n'en venir à la rigueur qu'après avoir acquis la certitude que la douceur demeurerait infructueuse. »

- II -

« Combien, disait encore Jésus, n'ont aucune compassion de mes plaies ! Ils voient les défauts du prochain, et en profitent aussitôt pour le vilipender. Ils ne songent même pas à lui adresser une salutaire parole de correction : ce serait, pensent-ils, s'exposer ou prendre trop de peine, et leur excuse est celle de Caïn : - Je ne suis pas chargé de le garder. - Ceux-là mettent sur mes ulcères un appareil qui les envenime, et y fait naître et fourmiller les vers ²⁶. Une bonne parole eût, peut-être, guéri leur frère : en s'abstenant, ils laissent grandir leurs défauts.

« D'autres font connaître aux supérieurs les défauts de leurs frères ; mais ils s'indignent, si la correction est légère ou se fait attendre, et prennent la résolution de ne plus donner aux supérieurs des avis, dont il leur semble qu'on fait trop peu de cas. En même temps, ils se permettent de juger sans miséricorde le malheureux, dont ils prétendaient vouloir la guérison, et ne lui disent pas un mot qui le ramène vers le bien. - Ceux-là mettent aussi un appareil sur mes ulcères ; mais sous cet appareil, leur main hypocrite se cache, et elle introduit et agite dans mes plaies un trident acéré qui les déchire.

« D'autres pourraient corriger le prochain : ils négligent de le faire, non par malice, mais par insouciance : ceux-là me contristent comme si, passant près de moi, ils foulaient mon pied sous leur pied.

« Quelques-uns cherchent à corriger ; mais ils oublient trois règles importantes : - pour corriger efficacement, il faut d'abord que la sérénité du visage, la charité des paroles et des procédés préparent les voies à la correction. L'on doit, en second lieu, garder secrètes les fautes commises, ou ne les révéler qu'à ceux qui doivent les connaître, soit pour aider à la correction, soit pour se soustraire à l'influence d'un mauvais exemple. Enfin, quand l'heure favorable de la correction est venue, on doit la faire, sans respect humain, sans réticences timides, ayant uniquement en vue la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Il faut savoir fermer les yeux sur des manquements légers. Que de fois n'arrive-t-il pas aux petits enfants de se disputer, en badinant : une certaine animation se mêle à leur jeu ; mais ce n'est pas de la colère. Que fera le bon père de ces enfants, s'il est témoin de leurs disputes ? Le plus souvent, il dissimulera, il rira. Sa conduite changerait si, tout à coup, l'un des enfants se courrouçait et menaçait ou frappait durement son frère. Ainsi, je dissimule, tous les jours, moi qui suis le Père des miséricordes : et pourtant, j'aimerais mieux la paix, l'harmonie parfaite. »

- III -

Ceux qui connurent Gertrude attestent que toute sa conduite fut réglée sur ces leçons de Jésus-Christ : les cœurs les plus durs s'attendrissaient, dès qu'ils avaient consenti à l'entendre : sa bénignité lui avait conquis, selon la parole évangélique, un empire absolu sur les volontés les plus rebelles ²⁷.

Douce et affectueuse envers les méchants, Gertrude prodiguait à ses compagnes les témoignages d'un amour tout maternel ; et pour exciter ce zèle de sa charité, Jésus lui faisait connaître de quel prix est à ses yeux une œuvre, en apparence sans valeur, dès que la charité fraternelle l'inspire :

Gertrude s'était levée, malgré ses infirmités, pour réciter les Matines, et déjà elle avait achevé un nocturne, lorsqu'une Sœur, malade elle aussi, arriva près d'elle. Notre Sainte s'offrit à recommencer les Matines, et le fit avec une dévotion nouvelle. La Messe suivit : or, Gertrude se vit, tout à coup, parée d'une tunique étincelante de diamants : Jésus la récompensait de sa charité pour la religieuse infirme, et la tunique avait autant de diamants que le nocturne renfermait de paroles.

La vue de cette parure extérieure raviva au cœur de Gertrude le sentiment de son indignité : elle se souvint de plusieurs fautes, qu'elle n'avait pu découvrir au confesseur, alors éloigné du monastère, et comme elle s'affligeait de ne pouvoir les accuser avant la communion : « Pourquoi, lui dit Jésus, t'occuper de ces négligences, alors que tu te vois toute enveloppée dans cette

riche parure de la charité : ne sais-tu pas que la charité efface tous les péchés ? - Eh ! quoi, reprit Gertrude, n'ai-je plus dans l'âme la tache de ses fautes, dont elle me paraît encore souillée ? - Non, répondit Jésus-Christ, la charité les efface, elle les détruit ; bien plus, comme le soleil pénètre et illumine le cristal, ainsi la charité fait resplendir l'âme, et elle ajoute à ses richesses un trésor de mérites nouveaux. »

Chapitre 7 : La pureté du cœur de Gertrude

Un saint vieillard, à qui Gertrude manifestait tous les secrets de son âme, disait, en parlant d'elle : « Je n'ai rencontré personne qui fût, plus qu'elle, étranger à tout ce qui peut blesser la chasteté ou en obscurcir l'éclat. »

- I -

Gertrude voulait plaire au Cœur très innocent de Jésus : rien ne lui coûtait, pour conserver au lis de sa virginité toute sa blancheur et tout son parfum. Ceux qui la connurent le mieux ont attesté qu'elle n'arrêta jamais son regard sur le visage d'un homme ; au point qu'elle eût été incapable de reconnaître, aux traits du visage, ceux même qui la visitaient le plus fréquemment.

Elle aimait passionnément la lecture des Livres saints ; mais dès qu'elle y rencontrait une ligne, un mot, qui ne semblaient pas écrits pour elle, ses yeux s'en détournèrent à l'instant.

Aux questions délicates que lui adressèrent souvent des âmes agitées par des tentations importunes, Gertrude répondit toujours avec sagesse et charité ; mais il était aisé de voir qu'elle eût mieux aimé être percée d'un coup de glaive, que d'ajouter un mot inutile à ces entretiens nécessaires.

- II -

Il est une pureté plus intime dont Gertrude se montrait jalouse, parce que Dieu en est jaloux : celle qui s'attache à détruire dans le cœur la trace des moindres fautes ; celle qui garde le cœur détaché de toute amitié naturelle, de toute propriété, de toute sollicitude inutile, et ne lui permet de chercher, de poursuivre, en toutes choses, que Dieu seul. Les traits suivants mettent en lumière cette pureté parfaite du Cœur de Gertrude :

Elle détestait, comme un poison mortel, toute amitié dont la charité ne lui semblait pas être le principe, ou que la charité n'inspirait pas assez. Une parole, un signe d'affection, lui devenait insupportable, quand elle y voyait mêlée quelque tendresse humaine. Plus que d'autres, elle était faite pour comprendre les douceurs de l'amitié, et ses tribulations continuelles lui en faisaient désirer, plus qu'à d'autres, les épanchements intimes ; mais elle aimait mieux renoncer à toute consolation semblable, que d'être l'objet d'une amitié naturelle, ou l'occasion d'une seule parole affectueuse, que la charité n'aurait pas ennoblie. Charitable envers tous, elle se gardait cependant d'adresser à personne des paroles trop tendres, ou de donner des marques d'affection trop vive, de peur d'éveiller dans les cœurs un sentiment d'amitié passionnée envers elle.

Encore moins Gertrude s'attachait elle à ces mille objets, que la cupidité poursuit, et dont la possession enchaîne le cœur par mille liens et arrête son élan vers Dieu. La fidèle épouse de Jésus ne voulait rien dans sa cellule qui ne lui fût indispensable. Dès qu'un objet cessait de lui être nécessaire, elle ne pouvait se résoudre à le retenir un jour de plus. Avec permission, elle le remettait à un autre, sans tenir compte pour cela des sympathies ou des aversions naturelles.

C'est dire le soin qu'elle avait de préserver son cœur du péché, et la sollicitude avec laquelle elle se purifiait des moindres taches : sa délicatesse de conscience s'alarmait de l'ombre du mal, et souvent Jésus dut consoler son épouse, en lui montrant comment ces fautes, dont elle gémissait, devenait pour Lui une occasion de joie.

Gertrude, scrutant son cœur pendant une nuit d'insomnie, se reprochait amèrement, comme une faute, l'habitude qu'elle avait contractée de dire ces deux mots : *Deus scit*, Dieu le sait ; et elle conjurait Notre-Seigneur de lui pardonner le passé et de la corriger pleinement pour l'avenir : « Eh ! quoi, lui répondit Jésus, tu veux donc me priver de la joie que je ressens, chaque fois que, retombant dans ce défaut, tu t'en humilies et te proposes de mieux faire ? Un roi n'est-il pas satisfait quand il voit un de ses soldats occupé à lutter bravement contre les ennemis du royaume ? Telle est ma satisfaction ; et, d'ailleurs, tu accrois ainsi tes mérites. »

Mais en même temps que son amour la relevait, Jésus l'excitait, par une crainte salutaire, à nourrir dans son cœur cette répulsion que lui inspiraient ses moindres fautes :

Un jour que Gertrude récitait les Heures canoniales, elle entendit le démon réciter après elle, d'une voix précipitée, un verset de psaume, et ajouter : « C'est bien en pure perte que ton Créateur, ton Sauveur, ton Bien-Aimé t'a donné des organes si déliés, que tu peux à la fois, parler vite et bien articuler les paroles ; car dans un seul psaume tu as mal prononcé tant de mots, tant de syllabes, tant de lettres. » « Je compris, disait Gertrude, avec quelle rigueur le démon doit accuser, au tribunal de Dieu, ceux qui récitent précipitamment l'Office divin. »

« Hélas ! disait-elle, un jour, à Jésus Christ, il me semble que, par votre grâce, mon âme est purifiée de ses souillures ; mais je ne tarderai pas, j'ai lieu de le craindre, à la profaner encore par de nouveaux manquements. O le plus doux des maîtres, enseignez-moi comment je pourrais vite laver les taches de mes fautes quotidiennes ? - Je ne veux pas, répondit Notre-Seigneur, que tu laisses jamais ces taches persévérer dans ton âme, et je t'enseignerai comment tu les feras disparaître : hâte-toi, dès que tu les apercevras, de m'adresser avec humilité et dévotion le verset *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* ; ou bien l'invocation

suivante : - O mon unique salut, Jésus Christ, faites que tous mes péchés soient effacés par la vertu de votre sainte mort. »

Gertrude se préparait à une fin prochaine par un examen attentif de sa conscience. Ses fautes lui apparurent tellement repoussantes, que, honteuse de sa difformité, elle courut se prosterner aux pieds de Jésus, implorant miséricorde et pardon. Et Jésus, élevant la main, la bénit en disant : « La bonté toute gratuite de mon Cœur t'accorde, volontiers, l'indulgence et la rémission de tous tes péchés. Et maintenant accepte la pénitence que je t'impose : tous les jours de l'année qui commence, tu feras une bonne œuvre quelconque, en souvenir de l'amour avec lequel je te remets, aujourd'hui, tes péchés. »

Gertrude accepta, de bon cœur et avec reconnaissance ; puis, tout à coup, se souvenant de sa fragilité : « Hélas ! dit-elle, ne m'arrivera-t-il pas d'omettre cette bonne œuvre quotidienne, et alors que devrai-je faire ? - Comment pourrais-tu l'omettre ? répondit Jésus : j'exige si peu de chose : te sera-t-il difficile d'offrir, à cette intention, un de tes pas, un geste, une parole affectueuse au prochain, un mot charitable adressé à un pécheur ou à un juste ? Ne pourras-tu pas, une fois le jour, lever de terre une paille, dire un requiem pour les défunts ? Or ma bonté se contentera d'un seul de ces actes. »

Consolée par ces douces paroles, Gertrude demanda à Jésus si d'autres ne pourraient pas avoir part à sa consolation, en adoptant la même pratique : « Oui, répondit Jésus, j'accorde la même rémission de toutes ces négligences, à quiconque voudra accomplir la pénitence que je t'ai imposée. » Et il ajouta : « Ah ! quel doux accueil je ferais, l'année écoulée, à celui qui aurait ainsi couvert par ces actes de charité la multitude de ses fautes. - Seigneur, demanda Gertrude, que vous proposez vous de lui donner ? - Je ne saurais mieux te répondre, dit Jésus, que par ces paroles : - Je lui donnerai ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'entendit jamais, ce que son cœur même ne pourrait atteindre par ses désirs.

- III -

Séparée de tout péché, libre de toute affection désordonnée pour les créatures, Gertrude s'exerçait, sans repos, à la pratique du bien : l'exemption du mal n'était, à ses yeux, qu'une pureté fort imparfaite.

Notre-Seigneur lui-même le fit ainsi entendre à sainte Mechtilde : Il lui apparut, assis sur un trône élevé. Au pied de ce trône, Gertrude allait et venait, en divers sens ; mais son regard ne se détournait pas du visage de Jésus : « Voilà, disait Notre-Seigneur, quelle est la vie de Gertrude. Elle marche devant moi, sans me perdre de vue un instant ; elle n'a qu'un désir : connaître le bon plaisir de mon Cœur, et dès qu'elle l'a appris, elle l'exécute avec un incroyable empressement. A peine a-t-elle accompli une de mes

volontés, qu'elle m'interroge pour en savoir une autre et l'exécuter avec le même empressement : toute sa vie est pour ma gloire. - Mais, s'il en est ainsi, demanda Mechtilde, et que Gertrude ne détourne pas de vous son regard, d'où vient qu'elle observe si bien les manquements, les défauts des Sœurs, et attache tant d'importance à leurs fautes les moins graves ? - C'est, dit Jésus, qu'ayant horreur de voir dans son âme les moindres taches, elle ne les peut souffrir chez ceux qui lui sont chers. »

Notre-Seigneur avait d'ailleurs révélé à son épouse le prix inestimable qu'ont les moindres actions, quand elles sont faites pour Dieu.

Gertrude assistait à la sainte messe. Quand vint le moment de la consécration : « O Dieu, s'écria-t-elle au fond de l'âme, qu'il est grand, qu'il est inestimable, cet ouvrage de votre puissance et de votre amour ! Non, ma petitesse n'ose même pas y arrêter ses regards. Je descends, je me plonge donc dans l'abîme de ma bassesse, et j'y attendrai la part qui me sera faite dans ce trésor, bien commun de tous les élus. - Il est vrai, répondit Jésus, que le grand acte de mon Sacrifice excède toute hauteur, et que le concours de l'homme n'y saurait atteindre ; et cependant, si tu voulais m'offrir généreusement les bons offices de ta volonté et te préparer à tout faire et à tout souffrir, afin que l'oblation de mon Corps et de mon Sang eût son plein effet, pour le salut des vivants et la délivrance des morts, ce grand ouvrage serait véritablement le tien, dans la mesure du concours que pourrait me prêter ton infirmité. N'as-tu pas observé, quelquefois, comment une Mère, occupée à agencer un bel alliage de perles et de fils de soie, se fait aider dans ce travail délicat par son plus jeune enfant ? Elle l'installe, pour cela, sur un siège élevé, et puis, lui donne à tenir, tantôt un fil de soie, tantôt une perle. Ainsi, je pourrai te donner part au grand et admirable ouvrage de mon sacrifice, si tu veux accomplir parfaitement, à cette intention, tes œuvres les plus communes. »

Gertrude observa qu'une religieuse du monastère ne manquait pas, quand elle était de semaine pour cet office, de chanter le Capitule, de mémoire ; observant, en cela, la règle qui prescrit de l'apprendre par cœur. Or, un jour, après le chant du Capitule, Jésus dit à la Sainte : « Tandis que la Sœur chantait, chacune des paroles qu'elle avait apprises par obéissance avait, auprès de moi, l'efficacité d'un puissant intercesseur, qui m'eût prié pour elle. »

« A l'heure de la mort, disait, à ce propos, Gertrude, en empruntant une parole de saint Bernard, l'agonisant entendra la voix de toutes ses œuvres : Tu nous a faites, lui crieront-elles ; nous sommes tiennes, nous ne te quitterons pas. Avec toi, nous venons au tribunal de Dieu. Mais alors, tous les actes d'obéissance prendront, eux aussi, une voix pour rassurer le mourant : ils auront l'autorité de puissants personnages, et chacun d'eux suffira pour

étouffer l'accusation d'une négligence ou d'une faute, et l'agonisant en sera grandement consolé dans ses angoisses. »

Gertrude filait : tandis que son cœur offrait dévotement à Dieu ce travail, quelques légers flocons de laine échappaient à ses doigts ; or, elle vit, à cet instant, un démon qui ramassait jusqu'aux moindres débris de cette laine, pour la convaincre de négligence au tribunal de Dieu. La Sainte, attristée, invoqua Notre-Seigneur, et Jésus apparaissant aussitôt, chassa devant lui le démon : « Retire-toi, lui disait-il ; de quel droit t'ingères-tu dans une œuvre dont les prémices m'ont été offertes ? »

Plusieurs pensaient que l'application continue de Gertrude à l'oraison était le principe de son état de langueur, ou du moins empêchait sa guérison complète. On lui conseilla donc d'interrompre cet entretien prolongé avec Dieu. Elle s'y prêta de bonne grâce, habituée qu'elle était à faire grand cas de l'avis des autres, en toutes choses. Au lieu donc de vaquer à la contemplation, elle se distrait à décorer de diverses manières des images de Jésus crucifié.

Une nuit, ne pouvant dormir, elle construisait en son esprit le plan d'un sépulcre où elle pourrait, durant la Semaine Sainte, qui approchait, exposer aux regards Jésus enseveli. En ce moment, Notre-Seigneur, dont l'œil considère plus l'intention que les œuvres, dit affectueusement à Gertrude : « Délecte-toi en Dieu, ma bien aimée, et il exaucera les prières de ton cœur. » Et la Sainte comprit que Dieu trouve ses délices dans l'âme qu'il voit ainsi occupée pour son amour. Tel était le sens de la parole de Jésus : il exaucera les prières de ton cœur ; les désirs intimes du cœur de l'homme sont, en effet, pleinement satisfaits, dès que Dieu se complaît en lui.

« Mais, dit Gertrude à Notre-Seigneur, si tel est le prix que votre Bonté daigne attacher à ces petites occupations extérieures de vos serviteurs, de quel prix n'a donc pas été, à vos yeux, le petit poème que j'ai composé dernièrement, où toutes les scènes de votre Passion se trouvent décrites et votre amour exalté, par des paroles toutes empruntées aux écrits de vos Saints ? »

« Ce poème, répondit Jésus, est pour moi un jardin délicieux où me conduirait un ami, pour m'y faire jouir à la fois de la fraîcheur d'une douce brise, de l'éclat et des parfums de mille fleurs diverses, du goût varié des fruits les plus rares et des harmonies d'une musique enchanteresse. Telles sont les joies que tu me donnes, et je te les rendrai un jour. »

Les Religieuses venaient d'arriver au chœur pour les Matines, quand une Sœur parcourut les rangs pour recommander, au nom de la Supérieure, l'observation d'un détail, dont l'oubli avait troublé l'ordre de la psalmodie « Comment appréciez-vous, Seigneur, demanda Gertrude au Sauveur, la bonne volonté de la Sœur qui donne l'avis et des Sœurs qui le reçoivent ? - Quand une âme, répondit Jésus, s'applique à prévenir, pour ma gloire, sa négligence

personnelle ou la négligence des autres, dans le service divin, je la récompense, en suppléant moi-même à ce qui peut lui manquer de ferveur ou de droite intention. »

- IV -

Plaire à Jésus était l'intention unique de Gertrude : Jésus était l'objet, le terme de ses tendances ; elle vivait pour Jésus, et sa fidélité ramenait à Jésus tous les mouvements de sa vie, avec une simplicité qu'on ne peut se lasser d'admirer. Si elle préférait les livres de sa cellule, la table sur laquelle elle écrivait, c'est qu'ils lui servaient, plus que d'autres, à connaître ou à faire aimer Jésus-Christ. Elle s'attachait de même plus vivement à un livre, dès qu'une Sœur lui avait dit : « Ce livre fait du bien à mon âme. »

Bien plus, s'oubliant, pour ne plus voir que Jésus, elle considérait comme fait pour Jésus ce que l'on faisait pour elle, et se réjouissait même d'une dépense, dont ses infirmités chargeaient le monastère. C'est à Jésus qu'elle entendait accorder la nourriture, le repos, le sommeil qu'elle devait s'accorder à elle-même. Cette parole de Jésus était pour elle une grande lumière : « Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites. » - Un trait montrera combien cette droiture, cette simplicité du cœur de Gertrude était agréable à Jésus-Christ :

De saintes méditations avaient chassé loin d'elle le sommeil. Accablée de lassitude et se sentant défaillir, Gertrude mangea, au milieu de la nuit, une grappe de raisin, avec l'intention de reconforter Jésus-Christ : « Maintenant, lui dit Notre-Seigneur, je puise à ton cœur un délicieux breuvage : il compense, par sa douceur, l'amertume du fiel et du vinaigre que, pour l'amour de toi, je laissai approcher de mes lèvres, sur le Calvaire. »

Or Gertrude avait jeté sur le plancher de la cellule les pellicules et les pépins du raisin. Elle vit le démon chercher à relever une des pellicules, comme pour l'accuser et la convaincre, au tribunal de Dieu, d'avoir mangé, contre la règle, avant les Matines. Mais à peine y eut-il touché, que ses doigts furent brûlés, et il prit la fuite, en poussant des hurlements affreux. Gertrude observa que, dans sa course précipitée, Satan préservait soigneusement ses pieds du contact des pellicules et des pépins brûlants.

Jésus encourageait la fidélité de Gertrude par d'autres leçons de sa charité. Il lui disait la jalousie de son amour pour elle :

Troublée, un jour, en voyant une âme répondre par le mépris et l'ingratitude à ses efforts pour la sauver, Gertrude recourut à Jésus : « C'est moi, lui dit l'aimable Seigneur, qui ai permis ce qui t'afflige. Je ne veux pas que tu trouves consolation, joie pleine dans tes amis, et je permets qu'ils te rebutent, afin de te contraindre à venir à moi et à demeurer près de moi. Quand une Mère a un enfant, encore tout petit, et tellement aimé, qu'elle désire l'avoir toujours près d'elle ; si l'enfant essaie de s'éloigner, pour se mêler aux jeux d'autres

enfants, la Mère l'en détourne en lui parlant de revenants ou de monstres, qu'il rencontrerait de ce côté, ou bien elle y place d'avance un objet dont l'aspect effraie l'enfant. Ainsi je veux agir, afin de te garder près de moi. »

Ces confidences de l'amour de Jésus ne permettaient pas à Gertrude de reposer son cœur dans de vains entretiens. Ils lui pesaient, au contraire, et dès que la charité ne la retenait plus, elle courait retrouver plus intimement Jésus dans la solitude ou dans l'oraison. Agenouillée devant un crucifix, elle disait : « Me voici, mon Maître : l'entretien des créatures ennuie mon âme, elle ne se plaît qu'en votre compagnie. Je dis donc adieu à toute créature, et je viens à vous, ô le souverain bien, ô l'unique joie de mon cœur et de mon âme. »

Baisant alors, sur le crucifix, les cinq plaies de Jésus, Gertrude disait, à chaque plaie : « Je vous salue, Jésus, époux orné de vos plaies comme d'autant de fleurs ; je vous salue et vous embrasse, avec un amour qui réunirait tous les amours ; avec la complaisance de votre divinité elle-même, et dans cet esprit, je baise votre plaie d'amour. »

Gertrude pratiquait, depuis longtemps, ce pieux exercice, quand Notre Seigneur lui dit : « Chaque fois que tu agis ainsi, je médite en mon cœur comment, dans le ciel, je pourrai te rendre au centuple les joies que tu me donnes sur la terre. »

La droiture d'intention, la simplicité ne sont que des aspects ou des actes de la pureté de cœur, et celle-ci, quand elle est parfaite, produit la liberté. - Un ami de notre Sainte demandait à Jésus Christ, dans l'oraison : « Quelle disposition vous plaît davantage dans l'âme de Gertrude ? - C'est, répondit Jésus, la liberté de cœur. Elle ne permet pas à son cœur de s'attacher à rien qui puisse le détourner de moi : de là viennent les progrès qu'elle fait dans la voie de la sainteté : c'est la liberté de cœur qui rend, tous les jours, plus parfaite sa charité. »

Notes

21 - Sola placuisti domino nostro Jesu-Christo. (office de N.-D.)

22 - Ad quæ verba Filius Dei, reverendissime assurgens et procedens, coram Matre sua genua flexit, et motu capitis eam decentissime et amabilissime salutavit.

23 - Le titre de Souveraine du Cœur de Jésus est le dernier mot des gloires rédemptrices de Marie; car tous les trésors de la Divinité sont réunis dans le Cœur de Jésus; la Trinité sainte elle-même a dans ce Cœur son ciel le plus digne et le plus aimé. On ne saurait donc adresser trop souvent à Marie cette appellation si glorieuse et si douce: Notre Dame du Cœur de Jésus. Le culte de Marie, sous ce vocable, fut institué, en 1846, à Paray le Monial, à la source de la dévotion du Cœur de Jésus, et l'année même du couronnement de Pie IX.

Nous laissons au lecteur le soin de méditer sur les grandeurs incomparables qu'il a plu à Dieu de communiquer à l'époux de Marie, à saint Joseph, quand il a daigné lui subordonner son Fils.

24 - Ave, candidum lillum fulgidæ semperque tranquillæ Trinitatis, Rosaque præfulgida cælicæ amænitatis de quâ nasci et de cujus lacte pasci Rex cælorum voluit : divinis Influxionibus animas nostras pasce !

25 - Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei (Tit. 111, 4).

26 - Le lecteur se souviendra que l'Église est le corps mystique de Jésus Christ, et que nous sommes tous ses membres, comme dit saint Paul. Jésus parle des plaies de son corps mystique. En ce même sens, il disait lui-même à Paul, qui persécutait les chrétiens : « Paul, pourquoi me persécutes tu ? »